



Gérald Grunberg, Thierry Grognet, Philippe Carré, Pascaline Blandin, Joëlle Muller, Reza Ebrahimi, Martine Blanc-Montmayeur, Anne Jay, Brian Gambles, Pierre Verbeke, Chérif Lounici, Michel Fauchié, Marion Lhuillier, Sylviane Brunel, Florence Couvreur-Neu, Bernard Blandin et Agnès Camus-Vigué

Bibliothèques et autoformation **La formation tout au long de la vie : quels rôles pour les bibliothèques à l'heure du multimédia ?**

Éditions de la Bibliothèque publique d'information

De l'autodidaxie à l'autoformation : le rôle des bibliothèques ?

Pascaline Blandin

DOI : 10.4000/books.bibpompidou.2205
Éditeur : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Lieu d'édition : Éditions de la Bibliothèque publique d'information
Année d'édition : 2006
Date de mise en ligne : 21 septembre 2018
Collection : Études et recherche
ISBN électronique : 9782842462321



<http://books.openedition.org>

Référence électronique

BLANDIN, Pascaline. *De l'autodidaxie à l'autoformation : le rôle des bibliothèques ?* In : *Bibliothèques et autoformation : La formation tout au long de la vie : quels rôles pour les bibliothèques à l'heure du multimédia ?* [en ligne]. Paris : Éditions de la Bibliothèque publique d'information, 2006 (généré le 02 février 2021). Disponible sur Internet : <<http://books.openedition.org/bibpompidou/2205>>. ISBN : 9782842462321. DOI : <https://doi.org/10.4000/books.bibpompidou.2205>.

De l'autodidaxie à l'autoformation : le rôle des bibliothèques ?

Pascaline Blandin¹

*« Lire, c'est aller à la rencontre d'une chose qui va
exister mais dont personne ne sait encore ce qu'elle sera... »*

Italo Calvino

Si par une nuit d'hiver un voyageur, Paris, Seuil (Points), 1995, p. 84.

Depuis la création de la bibliothèque royale par François 1^{er}, les bibliothèques ont beaucoup évolué. De lieux de capitalisation du savoir et de conservation, elles sont devenues des lieux de diffusion et d'échanges. Au départ essentiellement en lien avec les institutions religieuses (monastères, abbayes, ermitages...), ces lieux savants ouverts aux curieux intéressés se sont multipliés, en particulier dans la deuxième moitié du XX^e siècle, et sont devenus aujourd'hui des lieux de socialisation et de diffusion culturelle ouverts à tous.

La question qui nous intéresse aujourd'hui est de savoir si les bibliothèques ont joué un rôle par le passé pour les autodidactes et, si oui, de déterminer quel est ce rôle et si aujourd'hui, avec les espaces d'autoformation multimédia, ce rôle est toujours le même. Si l'autodidaxie est un concept clair qui ne prête pas à confusion, il n'en est pas de même pour l'autoformation. Il est donc nécessaire de délimiter cette notion par rapport au monde dont je parle, qui est celui de la culture.

Ensuite, en m'appuyant sur des biographies d'autodidactes comme Valentin Jamerey Duval, Jean-Marie Deguignet et, plus proche de nous, Charles Le Quintrec, j'essaierai de brosser un tableau du rôle des bibliothèques pour ces personnes, que nous mettrons en regard avec les usages repérés aujourd'hui sur les espaces d'autoformation multimédia et, en particulier, celui de l'espace Autoform@tion du Carrefour numérique. Tout cela en tenant compte, bien sûr, du changement de l'objet de connaissance, des évolutions sociétales et, en particulier, de l'augmentation du temps de loisir. Ce qui soulève quelques questions :

1. Pascaline Blandin, Carrefour numérique (Cité des sciences et de l'industrie).

Les lecteurs qui viennent sur les espaces d'autoformation sont-ils des autodidactes? S'ils ne se reconnaissent pas comme tels, qui sont-ils et pourquoi viennent-ils? Ont-ils les mêmes besoins, les mêmes approches que les autodidactes du XVIII^e ou du XIX^e siècle?

Quel est le rôle des bibliothèques par rapport à la formation tout au long de la vie, sachant que les bibliothèques ne sont pas des organismes de formation? Comment se situer en tant qu'institution culturelle entre la formation continue et la formation initiale? Devons-nous travailler en complémentarité avec des organismes de formation ou des universités?

En même temps, les bibliothèques sont de plus en plus confrontées à certaines des problématiques des organismes de formation, à savoir: comment renforcer et soutenir la motivation des usagers? Comment faciliter la prise en main de l'outil informatique? Comment aider les personnes à mener à bien leur projet? Quels types de médiation faut-il mettre en place? Comment permettre à l'utilisateur de devenir plus autonome? Il y a aussi la question de l'individualisation. Comment proposer à l'utilisateur des ressources adaptées à la fois à son projet et à son mode d'apprentissage?

Des questions d'ordre plus général se posent aussi:

Quelles compétences faut-il aux médiathécaires qui interviennent sur ce type d'espace? Faut-il des compétences spécifiques pour intervenir sur un espace d'autoformation multimédia? Si oui, lesquelles? Faut-il faire appel à des personnes extérieures?

Autant de questions auxquelles cette journée essaiera de répondre.

Quelques définitions entre autodidaxie et autoformation

Que met-on derrière un concept comme l'autodidaxie ou une notion comme l'autoformation?

L'autodidaxie, pour moi, est un processus de construction des savoirs totalement autonome de la part de la personne qui s'y engage ; elle décide de la thématique, du contenu, de la forme, de la durée, de l'environnement, de l'action d'apprentissage qu'elle engage... L'autodidacte, c'est un peu le « fou » du savoir, mais dans le bon sens du terme, tout est bon, il est à l'affût de toutes les informations qui peuvent lui servir.

L'autoformation est une notion récente puisqu'elle est apparue dans les années quatre-vingt. C'est un processus d'apprentissage qui demande

à la personne qui s'y engage d'avoir une certaine autonomie, mais qui peut s'inscrire aussi bien dans un cadre formel comme les formations ouvertes, les formations à distance, qu'il s'agisse de formation initiale ou de formation continue, que dans un cadre non formel comme les espaces d'autoformation multimédia en bibliothèques, voire dans un cadre totalement informel, par exemple pour des personnes qui ont acquis des connaissances uniquement par Internet, en faisant des recherches et/ou en utilisant des forums thématiques... Au vu de la complexité de la notion, il convient plutôt de parler de processus d'autoformation, où les livres et la lecture, puis le multimédia jouent un rôle prépondérant.

Une approche « culturelle » de l'autoformation ?

Si on parle d'autodidaxie, ce qui vient immédiatement à l'esprit, ce sont les autodidactes. C'est sur eux, sur leur parcours, en tout cas de ce que l'on peut en savoir d'après leurs écrits, que je vais m'appuyer pour déterminer quel rôle ont pu jouer les bibliothèques. À travers les bibliothèques ce sont les supports de construction du savoir qui sont interpellés, le livre dans un premier temps, support qui est toujours d'actualité, avec une portée symbolique très forte, mais qui est complété aujourd'hui par le multimédia, qu'il s'agisse de cédéroms ou de sites.

Je me suis posée beaucoup de questions autour de cette problématique! Dans un premier temps, il m'a semblé que les bibliothèques jouaient un rôle important mais je me suis aussi rendu compte que, quelque part, elles pouvaient faire peur à certains usagers : en effet, ce sont encore aujourd'hui des lieux de culture savante et certaines personnes n'osent pas forcément y venir, ou, quand elles osent, elles ne sont pas à l'aise et, si elles ne sont pas très vite mises en confiance, elles ne reviendront pas. Les bibliothèques jouent un rôle qui a évolué avec le temps : d'un rôle de conservation et de capitalisation au départ, elles sont passées à un rôle plus orienté autour de la diffusion et de la formation. Mais, petit à petit, m'est apparu le fait que l'on ne pouvait pas faire abstraction du support, et que, finalement, ce qui était important se jouait à l'articulation entre l'espace et le support, autrement dit entre la bibliothèque et le livre, puis la ressource multimédia.

À partir de biographies d'autodidactes et d'une mini enquête sur l'espace Autoform@tion de la Cité des sciences et de l'industrie, je vais essayer de

faire émerger ce point d'articulation, de montrer que le rapport au savoir peut être facilité ou non à la fois par la forme et le contenu du support mais aussi par le lieu où se trouve ce support et les modalités d'accès. Ou bien, pour employer des termes plus scientifiques, en quoi le support peut être un objet transitionnel de construction du savoir et comment son espace de diffusion peut, lui, être un espace transitionnel d'accès au savoir. Et comment la médiation peut faciliter cette transition.

Mais nous y reviendrons !

Autodidactes et bibliothèques

D'après mes sources, la notion d'autodidacte est apparue au XVI^e siècle, à la Renaissance, au moment où sont créés la première bibliothèque royale et surtout le dépôt légal par François 1^{er}. Or, « la Renaissance est un moment décisif dans l'histoire du livre et des bibliothèques² » : le nombre de lecteurs augmente, ainsi que la diffusion et la diversité des livres, différents types de bibliothèques se développent : bibliothèques d'humanistes, bibliothèques princières, bibliothèques religieuses. À cette période apparaît aussi la notion de bibliothèque publique « ouverte à tous les gens de lettres³ », même si les bibliothèques restent des lieux privés ouverts à un cercle restreint d'érudits. Par exemple, la bibliothèque de Mazarin qui, à partir de 1688, est ouverte deux jours par semaine.

Avec la Révolution française et Condorcet apparaît la notion de « formation tout au long de la vie » pour tous. Puis, au XIX^e siècle, la montée du socialisme et le mouvement de l'éducation populaire ouvrent des portes à de nombreux ouvriers qui vont, grâce à une démarche d'autodidacte, changer de condition sociale, ou militer pour un accès pour tous aux savoirs de bases. À la fin du XIX^e siècle, avec les lois sur la scolarité obligatoire, le contexte social change encore. Cette période voit une augmentation notable des autodidactes, ou, plus exactement, on trouve des traces de leur existence. Les livres ont joué un rôle-clé pour l'ensemble des

2. PALLIER (Denis) dir., *Les Bibliothèques*, Paris, PUF (Que sais-je?, 944), 2002, p. 19.

3. PALLIER (Denis) dir., *Les Bibliothèques*, *op. cit.*, p. 24.

autodidactes dont je vais parler, que ces livres se soient trouvés dans des bibliothèques ouvertes au public, des librairies ou chez des particuliers. Car :

« Si lire vraiment c'est pouvoir lire ce qu'on ne connaît pas déjà, il faut à ceux qui ne sont pas nés dans le monde du livre rien moins qu'une restructuration de leur horizon culturel de référence pour y parvenir. L'autodidacte sort de son champ social et va de son horizon d'origine à un autre⁴. »

C'est un parcours complexe qui demande du temps, une médiation et une validation des connaissances acquises, par des personnes autorisées. C'est ce que l'on va voir au travers des parcours de Valentin Jamerey Duval, Jean-Marie Deguignet et Charles le Quintrec.

Valentin Jamerey Duval 1695-1785

C'est au XVIII^e siècle que nous découvrons Valentin Jamerey Duval et son parcours d'autodidacte « exemplaire ». À cette période, les bibliothèques sont essentiellement ecclésiastiques ou universitaires.

« Mais quelles que soient leurs origines les bibliothèques apparaissent avant tout comme des espaces refuges, hors du monde, où se constitue une manière de vivre⁵. »

Au XVIII^e siècle, les établissements religieux, qu'ils soient urbains ou ruraux, sont très actifs. Ils entretiennent et enrichissent leurs bibliothèques au profit des religieux, mais aussi des laïcs qui le demandent. Ainsi se crée un réseau de diffusion du livre.

Pour Valentin Jamerey Duval, le livre va être le support de construction des connaissances. Mais il y a plusieurs types de livres : il y a ceux qui circulent via les colporteurs et qui appartiennent à la culture populaire et ceux

4. CHARTIER (Anne-Marie), HEBRARD (Jean), *Discours sur la lecture 1880-2000*, Paris, Éditions Fayard-Éditions de la Bibliothèque publique d'information/Centre Pompidou, 2000, p. 497.

5. FIGUIER (Richard) dir., *La Bibliothèque : miroir de l'âme, mémoire du monde*, Paris, Autrement, 2001, p. 95.

qui ne circulent pas mais qu'il faut aller chercher, et qui appartiennent à la culture savante. Issu d'un milieu rural, Valentin Jamerey Duval change de statut social grâce aux livres.

Valentin est certes un autodidacte, mais ce n'est pas pour autant qu'il apprend seul. Ce sont des bergers comme lui qui lui apprennent à lire et, surtout, à partir du moment où il se lance dans la lecture « savante », il fait valider son interprétation des textes par des personnes autorisées : le maître d'école et le curé de la paroisse. Car si le livre est un support d'acquisition des connaissances, il ne se suffit pas à lui-même pour construire ces mêmes connaissances. Il faut, à un moment donné, une médiation extérieure pour asseoir la démarche d'apprentissage et valider les connaissances acquises. On peut donc imaginer que les religieux des ermitages⁶ ont joué peu ou prou un rôle de médiation par rapport aux livres de leurs bibliothèques.

Le livre étant à l'époque un objet rare et précieux, les bibliothèques sont les lieux donnant accès à la culture savante, non accessible ou très peu accessible par ailleurs.

Jean-Marie Déguignet 1834-1905

Pour Jean-Marie Déguignet, paysan breton, les livres ont joué un rôle important dans sa vie, en lui ouvrant d'autres horizons. C'est ainsi qu'engagé volontaire dans les campagnes militaires, il va voyager et, ce faisant, « asseoir » ses connaissances. Il va même apprendre les langues des pays traversés au point de pouvoir converser sans difficulté grâce, entre autres, à des livres. Mais, pour le monde rural, le livre n'est pas un objet de construction du savoir car ce n'est pas en lisant que l'on peut être bon cultivateur et avoir de bonnes récoltes, et pourtant, Jean-Marie Déguignet, libéré de ses engagements militaires et reprenant une ferme, prouve, lui, que cela est possible.

Les livres ont permis à Jean-Marie de sortir de la culture populaire, de s'ouvrir au monde, d'avoir un regard critique et réaliste sur sa vie, mais ne

6. Voir « Parcours d'autodidactes », dans Annexes, p. 266.

lui a pas permis de changer de statut social. Cependant, il n'a pu progresser dans ses apprentissages qu'avec l'aide d'un médiateur. En l'occurrence un soldat, son compagnon de chambrée à l'hôpital, qui lui sert de professeur. Il fréquentera très peu les bibliothèques, dont les bibliothécaires, sauf exception, le tiennent à l'écart. Si les livres sont accessibles à qui peut se les payer, la bibliothèque reste encore un lieu de culture savante, inaccessible à qui ne montre pas « patte blanche ».

Charles Le Quintrec 1926 –

Charles Le Quintrec, lui, sera scolarisé, mais sa carrière d'écrivain se dessinera grâce à ses lectures multiples. C'est un boulimique de la lecture ; à certains moments de sa vie, il ne fait plus que ça : lire, à tous moments, le jour, la nuit, à table, en promenade...

Toutes ces lectures n'ont pas qu'une fonction culturelle, elles lui permettent aussi de nourrir son imaginaire d'écrivain, d'avoir des projets comme son cahier de poésie qu'il cache à tous. Pour ce dernier aussi le livre a été un objet de construction de la connaissance, mais toujours avec une aide, la médiation, entre autres, de son professeur de français avec qui il est resté longtemps en contact.

Les bibliothèques ont dans sa vie une place privilégiée puisque ce sont des lieux qui lui donnent accès aux livres et, dans le cadre de cette biographie, elles paraissent accessibles puisqu'il va s'inscrire à la bibliothèque municipale et la fréquente sans aucun problème. Mais n'oublions pas qu'un siècle ou presque sépare la biographie de Jean-Marie Déguignet de celle de Charles Le Quintrec.

Autoformation et bibliothèques

La scolarité obligatoire et gratuite est instituée. Mais « depuis 1844 les autodidactes étaient déjà sensibilisés à cette scolarisation⁷ » grâce à la

7. DUMAZEDIER (Joffre), *Penser l'autoformation : société d'aujourd'hui et pratiques d'autoformation*, Lyon, Chronique sociale, p. 63.

Ligue de l'enseignement fondée par un instituteur (Jean Macé), un policier et un cheminot, eux-mêmes autodidactes.

Au début du XX^e siècle, les autodidactes sont encore bien présents puisque dans le discours de présentation de la bibliothèque de Boulogne-Billancourt en 1935, le maire la dédie, entre autres, à tous ceux qui veulent s'instruire. Ainsi, il lui paraît essentiel :

« de constituer dans notre ville industrielle un fonds d'ouvrages techniques où tous ceux qui désireraient perfectionner leur éducation professionnelle puissent trouver les instruments nécessaires... »

L'archiviste-paléographe chargé de la restructuration de la bibliothèque les cite dans sa conception d'une bibliothèque :

« [...] C'est une bibliothèque de culture générale, destinée à satisfaire les besoins intellectuels de la population d'une grande cité, depuis le professeur jusqu'à l'ouvrier, de l'étudiant inscrit aux cours de nos facultés jusqu'au plus modeste autodidacte⁸. »

C'est à partir des années soixante/soixante-dix que les bibliothèques-médiathèques connaissent un essor important. Au fur et à mesure que les nouveaux médias arrivent dans la vie quotidienne, ils s'intègrent dans ces nouveaux espaces du livre et de la lecture. Ces espaces sont issus à la fois de la culture populaire et de la culture savante. Des espaces spécifiques pour les enfants sont créés. Les disques, les films puis le multimédia prennent peu à peu leur place dans les médiathèques. C'est ainsi qu'apparaissent dans les années quatre-vingt, les espaces d'autoformation multimédia. À l'époque, ils pouvaient avoir d'autres noms : didacthèque, logithèque, ou tout simplement espace multimédia.

8. Bibliothèque et archives municipales/Musée des années trente, *Que faire après le turbin : salon littéraire, bibliothèque ou guinguette?*, Paris, Somogy éditions d'art/FFCB, 2005, p. 47-48.

L'espace Autoform@tion à la médiathèque de la Cité des sciences

À partir d'une mini enquête de vingt-huit questionnaires⁹ je vais donner un aperçu de qui sont nos usagers aujourd'hui, de ce qu'ils recherchent en venant au Carrefour numérique et de ce que représente pour eux l'autoformation. Cette mini enquête a été réalisée entre le 27 octobre 2005 et le 18 novembre 2005.

À peu près à égalité entre les actifs et les retraités, les usagers viennent majoritairement de Paris, même si certains ont plus d'une heure de trajet. Ce sont essentiellement des habitués, mais qui viennent depuis peu de temps. Ils ont surtout des projets personnels couplés pour certains d'entre eux à des projets professionnels. Ils sont nombreux à trouver le travail en autonomie facile. Il m'a souvent été précisé qu'au début c'était difficile, mais qu'une fois qu'ils maîtrisaient le catalogue et la navigation dans les ressources, c'était facile.

Les usages tournent essentiellement autour de la bureautique, la dactylo en particulier, Internet et l'informatique (pour les personnes interrogées). Les autres usages tournent autour des loisirs (des parents accompagnant leurs enfants), des mathématiques ou du code de la route. La moitié des personnes interrogées souhaitent un accompagnement plus important, en particulier les premières fois où elles viennent sur l'espace. D'autres ne se sont pas prononcées, n'ayant pas une pratique suffisante pour donner un avis.

À la question : « Qu'est-ce pour vous que l'autoformation ? », les réponses ont été très diverses lorsqu'il y en a eu. Cela va de « apprendre à utiliser de façon autonome les outils informatiques » à « apprendre en s'amusant ». Et à la dernière question qui était : « Vous considérez-vous comme autodidacte ? », une majorité de personnes se considère comme autodidacte, en particulier pour l'informatique. Certaines ne se considèrent pas comme autodidactes car elles suivent les ateliers ou demandent toujours des conseils.

9. Voir Annexes, p. 269.

De l'autodidaxie à l'autoformation multimédia : différences et points communs

Différences

Si la démarche d'apprentissage était complètement personnelle pour les trois autodidactes cités plus haut, il n'en est plus entièrement de même pour les usagers de l'espace Autoform@tion aujourd'hui. En effet, la pression de la société technologique est telle qu'il n'est plus imaginable de ne pas savoir se servir d'un ordinateur. Bon gré mal gré, il faut donc s'y mettre. Souvent ce sont les enfants ou les petits-enfants qui poussent les adultes à se mettre à l'informatique.

Le support d'acquisition des connaissances n'est plus le même non plus. À la limite, aujourd'hui, on peut se passer du livre et apprendre en passant uniquement par Internet et les forums. Et j'irai plus loin : grâce au multimédia il est possible d'utiliser tous nos sens (l'ouïe, la vue, la kinesthésie) pour apprendre. Par exemple, on peut apprendre à conduire une moto avec un simulateur. Bien sûr, cela ne dispense pas de prendre des cours, mais cela permet d'acquérir des réflexes et une maîtrise de certains paramètres beaucoup plus rapidement.

Les objectifs de l'apprentissage changent. Aux siècles précédents, on apprenait pour changer de statut social, ce qui n'est plus vraiment le cas.

Mais à qui veut apprendre, les ressources sont accessibles gratuitement, quasiment tous les jours de la semaine. Il n'est plus nécessaire, comme Valentin, d'aller à la recherche des lieux susceptibles de le « nourrir » matériellement et intellectuellement.

Points communs

La médiation est un point commun pour l'autodidacte des siècles précédents comme pour les usagers d'aujourd'hui. En effet, on n'apprend jamais seul. Il y a toujours, à un moment ou à un autre, non seulement la confrontation avec les pairs, mais aussi la validation de ces savoirs acquis. Cette validation est nécessaire pour que l'apprenant puisse se situer dans le monde. Un paradoxe est apparu, dans le cadre de la mini enquête, entre le fait que les personnes interrogées apprécient et trouvent facile de travailler en autonomie et le fait que, majoritairement, elles demandent un accompagnement plus

important. On retrouve bien là le fait que l'espace Autoform@tion peut être un espace transitionnel d'acquisition des savoirs, c'est-à-dire un espace où les usagers sont suffisamment mis en confiance, rassurés sur leur capacités à apprendre, pour apprendre d'une manière efficace. De nombreuses personnes m'ont précisé qu'en fait elles avaient trouvé très difficile au début de travailler en autonomie, mais qu'une fois qu'elles s'étaient appropriées les différents modes de recherche dans le catalogue et la navigation dans les ressources, elles trouvaient cela plutôt facile. Il y a donc un temps, qui peut être relativement important, d'appropriation de l'environnement, en particulier pour les personnes qui débutent dans l'informatique. Il me semble que nous avons là une problématique à creuser pour qu'en tant que médiathécaire, nous puissions jouer au mieux notre rôle de facilitateur.

Conclusion

La bibliothèque synonyme de culture savante évolue lentement. Aujourd'hui, elle se veut accessible à tous, mais l'est-elle vraiment? La place du livre a changé, il n'est plus chargé de chaînes comme il pouvait l'être au XIV^e ou au XV^e siècle. Le livre est devenu « banal », quotidien. La lecture s'est déplacée, de l'imprimé elle est passée à l'écran et à l'hypertexte. Le livre électronique est devenu une réalité. De nouveaux médias sont apparus. Il y a actuellement une certaine pression de la société quant à l'utilisation du multimédia et d'Internet : en effet, si l'on ne sait pas utiliser le Net on n'aura pas accès à certaines offres d'emplois par exemple, ou à des billets de trains à tarifs avantageux. L'outil informatique est aujourd'hui incontournable, quelle que soit la profession, et cela nécessite une acculturation que la bibliothèque est à même de proposer, que ce soit par le biais de conférences, de fonds spécifiques dans le domaine, d'ateliers d'initiation ou d'espaces multimédias. Cependant quelles que soient les formules retenues, il n'est pas possible de faire abstraction de la médiation.

Ce qui était vrai au XVIII^e siècle est toujours d'actualité: qu'il s'agisse d'autodidaxie ou d'autoformation multimédia, une médiation est nécessaire à un moment ou à un autre même si le fond et la forme de cette médiation ont changé. Car on ne fait pas de la « solo formation », même s'il y a des moments importants d'apprentissage en autonomie. Dans le cadre d'un espace d'autoformation multimédia, le support peut jouer son rôle d'objet

de construction des connaissances à condition qu'il soit adapté à l'apprenant et qu'il y ait une médiation qui permette à l'usager d'être rassuré sur ses compétences et ses capacités à apprendre. Ces apprenants ne sont pas poussés par la curiosité, mais plutôt par un certain besoin d'ordre personnel, parce que, maintenant, « on ne peut plus rien faire sans l'informatique ». Dans une société de plus en plus tournée vers l'individualisation et l'individu, il est important de prendre en compte à la fois les spécificités des personnes et les atouts du collectif pour aider les usagers à acquérir une autonomie qu'ils n'ont pas forcément au départ.

Pour cela, peut-être serait-il intéressant de travailler sur « comment apprendre à apprendre » tout en gardant une approche non formelle, car ce qu'il ressort du mini-questionnaire, c'est qu'une fois la maîtrise de l'outil acquise, les usagers sont très contents de travailler à leur rythme, selon leurs disponibilités. Cette médiation demande-t-elle aux médiathécaires de nouvelles compétences? La question reste posée. Aujourd'hui, si la bibliothèque est toujours un lieu de savants et de partage entre pairs, elle est aussi devenue un lieu de loisir et d'apprentissage ouvert sur les autres, un lieu d'échanges, de rencontres et de socialisation.

Pour conclure, je dirai que: « La bibliothèque reste l'instrument de la libération de l'homme par son éducation, le point de départ des pensées neuves et des actes de progrès¹⁰. » Elle continue à jouer un rôle d'intégration dans la société pour les personnes qui le souhaitent et qui ont une démarche active d'apprentissage.

Isabelle Dussert-Carbone : Merci beaucoup, Pascaline Blandin. On retrouve dans votre exposé les cinq approches de l'autoformation que nous a présentées Philippe Carré.

J'y ai vu aussi l'importance très forte de la médiation, bien sûr. Ce qui est nouveau, c'est la question de la validation que l'on peut se poser en bibliothèque. Philippe

10. FIGUIER (Richard) dir., *La Bibliothèque: miroir de l'âme, mémoire du monde*, op. cit., p. 103.

Carré, que vous inspire la notion de validation en termes d'autoformation ?

Philippe Carré : Je crois qu'il y a une alliance naturelle, de même qu'il y en a une entre autoformation et bibliothèque, et une autre entre autoformation et formation ouverte. Il y a entre la notion d'autoformation par l'expérience la validation des acquis de l'expérience, une autre alliance naturelle. Ce sont des thèmes à travailler, à construire car ils sont encore très largement en friche à l'heure actuelle.

Mais je souhaiterais aussi, si vous me le permettez, relancer, à la suite de l'exposé de Pascaline Blandin, un certain nombre de mes amis qui sont dans la salle. Je pense notamment à Christiane Étévé, maître de conférences à l'Institut national de la recherche pédagogique (INRP), à Gérard Mlékuz du Centre université économie d'éducation permanente (CUEEP) à Lille, que j'ai croisé avec grand plaisir tout à l'heure. Je souhaiterais savoir où ils en sont justement des réflexions que nous avons depuis déjà un certain temps sur ces liaisons entre autodidaxie, autodocumentation et autoformation. Est-ce possible ?

Isabelle Dussert-Carbone : J'allais justement proposer des interventions dans la salle mais Gérard Grunberg a déjà une question.

Gérald Grunberg : Merci. Les deux exposés passionnants que l'on vient d'entendre m'incitent à poser la question de la médiation. Car l'une des caractéristiques des journées professionnelles qu'organisent les bibliothécaires est, en général, d'essayer de se rassurer en disant que, bien sûr, le monde change mais que l'on a de plus en plus besoin des bibliothécaires comme médiateurs. Il me semble cependant que la question de l'autoformation doit nous conduire à reposer cette question autrement. Je veux dire par là que, jusqu'à présent, la fonction de médiateur du bibliothécaire se traduisait notamment par le fait qu'il y a dix mille façons de lire *Le Rouge et le Noir*. Je peux le lire en tant que chercheur ou je peux le lire simplement en amateur, pour mon plaisir. La distinction entre bibliothèques de recherche et bibliothèques publiques passe en grande partie beaucoup plus par le bibliothécaire que par les contenus qui sont proposés. Et la fonction de médiateur du bibliothécaire a notamment consisté jusqu'à pré-

sent dans cette façon d'adresser le bon ouvrage au bon lecteur ou de tenir le bon discours au bon lecteur sur le bon ouvrage qu'il recherche. Avec les produits d'autoformation, le problème se pose tout à fait différemment. Bien sûr, la médiation, l'intermédiation plus exactement, du bibliothécaire reste importante, mais c'est la médiation en amont qui, me semble-t-il, est encore plus importante, la médiation réalisée au moment de la conception des produits destinés à l'autoformation. Il me semble que cela change la fonction traditionnelle de médiateur du bibliothécaire et il serait intéressant que cet aspect soit développé.

Isabelle Dussert-Carbone : Sur la question de la médiation, vous voulez répondre ?

Pascaline Blandin : Je veux bien répondre en partie. En fait, je dirais qu'il faut les deux. Il y a effectivement une médiation au niveau pédagogique dans la conception du produit. Puisque nous, bibliothécaires, ne sommes pas des spécialistes du contenu, il est important qu'il y ait ce type de médiation. Et puis, il faut aussi une médiation sur le lieu et un accompagnement

des usagers. Je pense que les deux sont indissociables.

Christiane Étévé : Puisque j'ai été dénoncée par mon collègue Philippe Carré, je veux bien répondre sur l'autoformation. Pour ma part, je me situe plutôt dans le courant socio-pédagogique de l'autoformation, si je me réfère au schéma de Philippe Carré toujours éclairant, à la suite de Dumazedier, de l'entraînement mental et de l'éducation populaire où les bibliothèques et la lecture documentaire étaient très importantes. Ensuite, à l'Institut national de recherche pédagogique, j'ai tenté avec des collègues de mener des travaux de recherche sur ce qui se passait dans l'école grâce au développement des centres de documentation et d'information (CDI). Et, aujourd'hui, la séparation entre formation initiale, formation continue et autoformation dans le secteur formel de l'école ou à l'extérieur me paraît moins importante qu'il y a environ dix ans. En effet, avec les CDI, dans les collèges et lycées, on peut facilement trouver des parcours que l'on appellerait autoformatifs chez les élèves, parfois même chez les très jeunes. Ce n'en est pas plus simple pour autant. Aujourd'hui, si l'on devait

travailler la notion d'autoformation à travers des enquêtes ou dans de nouvelles recherches, il faudrait vraiment s'intéresser au problème de l'accès, au problème de l'éveil, et notamment à ce pont à franchir entre formation scolaire et formation vernaculaire, autrement dit entre le sens commun et la pensée savante. Que ce soit chez des adultes ou chez des enfants, quels que soient les milieux sociaux, se pose le problème de l'accès, du désir de se former, de continuer à être curieux. Et il serait aussi intéressant de s'interroger sur ce processus d'apprentissage pour comprendre ce qui se passe entre le moment de ce que l'on croit savoir, une pensée qui n'est pas encore vérifiée, et puis l'accès à des connaissances nouvelles? Ces questions nous incitent à travailler avec les didacticiens qui ont réfléchi sur l'éducation cognitive et la structuration des savoirs scolaires. Il semble temps maintenant de faire tomber les barrières entre les différentes professions, entre les différentes disciplines et de se coller avec ce problème de fond qui ne concerne pas seulement les pays peu développés mais aussi nos sociétés très favorisées. Je vais terminer par une remarque de Philippe Meirieu que je n'ai pas

l'habitude de citer, qui me semble ici adaptée. Il disait souvent que l'apprentissage authentique, c'est l'autoformation, sinon, ce n'est que de l'imitation, de la reproduction.

Isabelle Dussert-Carbone : Merci beaucoup. Certains souhaitent-ils intervenir dans la salle?

Gérard Mlékuz : Je veux bien, puisque j'ai aussi été dénoncé par mon ami Philippe Carré. Je travaille dans un centre universitaire d'éducation permanente à Lille et je suis aussi membre du groupe de recherches sur l'autoformation qu'a évoqué Philippe Carré. Je viens d'effectuer un voyage un peu approfondi dans l'éducation non formelle développée dans quatre territoires de la région Nord-Pas-de-Calais, à la demande du conseil régional. J'ai alors été amené à découvrir des formes passionnantes du processus d'autoformation dans des domaines très variés, allant du bricolage inventif à l'atelier de pédagogie personnalisée, en passant par le travail des associations qui se développent beaucoup autour des questions de mémoire et de transmission du patrimoine. Et donc, après avoir fait ce voyage dans l'éducation non formelle, la ques-

tion qui me préoccupe aujourd'hui est la mise en relation entre les trois formes d'éducation qui ont été évoquées: l'éducation formelle, l'éducation non formelle et l'éducation informelle. Ces trois formes d'éducation traversent aujourd'hui la vie de tous les individus, et inversement, eux traversent ces moments d'éducation tout au long de leur vie. Et l'autoformation me semble être le bagage qui permettrait de passer d'un univers à l'autre et permettrait la construction d'une organisation un peu plus cohérente et un peu plus riche quant à ses effets sur un plus grand nombre de personnes.

Isabelle Dussert-Carbone : Merci. On voit toutes les perspectives que nous ouvrent ces conceptions de l'autodidaxie, de l'autoformation. Perspectives notamment pour les bibliothèques. Nous allons maintenant entendre plusieurs collègues qui ont créé ou développé des espaces d'autoformation.